

TORPILLES QUI SAUTENT

Navires qui sombrent

Il est donc allumer de la poudre, immergée dans l'eau! Cela paraît singulièrement stupide et les bonnes âmes qui se délectent à l'idée de faire sombrer d'un seul coup des centaines de vies humaines, pousseront des soupirs déolés à la pensée que l'idée de Pierre de Navarre, si efficace sur terre—on plutôt sous terre,—était inapplicable dans le domaine maritime.

Heureusement pour les bonnes âmes assédées, la science progresse. Un jour vint—un jour fameux—où l'on eut, au moyen d'un courant électrique, provoquant l'explosion de la poudre enfermée dans des récipients hermétiquement clos. Ce jour-là, on inventa la torpille. Imaginez vous une grosse machine, pleine de poudre ordinaire, de coton poudre ou même de dynamite. La machine est parfaitement fermée. Mais dans la machine explosive se trouvent à une courte distance l'un de l'autre, deux fils de cuivre qui, d'autre part, commencent l'un et l'autre avec les deux pôles d'une pile ou d'un accumulateur. Au moment où le navire ennemi passe dans le voisinage de ce défilé, deux engins, deux fils bien joints de la douille, sont amenés dans un excellent contact, vous pressez sur un bouton, comme si vous vouliez appeler votre ménage et lui demander vos papiers, et aussitôt le courant passe dans les fils, des étincelles jaillissent au sein même du mélange explosif qui s'enflamme. De votre torpille, vous voyez une trombe d'eau s'élever à une hauteur formidable; le bateau, tout au moins éventré, coule à pic, quand il ne saute pas avec tout son équipage, et vous voilà passé héros!

Elles sont maintenues en place par un lourd crano de plomb qui repose au fond de l'eau et auquel elles sont rattachées par un fil métallique. C'est généralement dans le crano que se trouve la pile, et le fil d'attache de la torpille est alors formé des deux fils conducteurs qui la relient aux deux pôles de la pile. Quand la torpille est dans une position verticale, ou faiblement inclinée, le circuit est interrompu et le courant ne passe pas; mais si un navire en marche vient à heurter, elle s'incline fortement; or, une petite boule métallique roule dans une cupule de cuivre qui communique avec l'un des pôles de la pile. Au dessus de la cupule et à une petite distance d'elle, se trouve une plaque de cuivre reliée à l'autre pôle. Si la torpille s'incline assez pour que la boule vienne se placer sur le bord de la cupule de façon à toucher à la fois la cupule et la plaque, le circuit se ferme, le courant jaillit, la torpille éclate.

Malheureusement les torpilles vigiles sont comme les grandes pierres de Navarre, elles n'ont pas la notion des nationalités: de sorte que si elles s'inclinent sous le poids d'un navire ami, assez imprudent ou assez maladroit pour les froier, elles sautent également entrainant ce navire à leur suite. Les Russes, viennent à deux reprises différentes d'en faire la douloureuse expérience. Voilà les deux méthodes employées pour faire produire leur effet aux torpilles fixes. Quant aux torpilles mobiles, elles sont légères. Il y en a de deux calibres et de toutes les formes et elles font le plus grand et le plus légitime honneur à l'ingénieur destructeur de l'homme. Il y a les torpilles dérivantes, ou de surface, ainsi nommées parce qu'un navire poursuivi les abandonne derrière lui, dans son sillage, afin que si le navire poursuivait les rencontre en chemin, il perde à tout jamais l'envie de continuer la poursuite. On pourrait faire une poétique comparaison avec la jeune Atalante, de mythologique mémoire. Il y a les torpilles portées. Celles-ci sont presque honteuses car leur manœuvre exige une forte dose de sang-froid et une adresse peu commune. Il s'agit, en effet, d'aller aussi vite que possible, au moyen d'un bateau disposé ad hoc, déposer délicatement la torpille le long des flancs du cuirassé qu'on veut faire disparaître. A cet effet le bateau torpilleur est muni d'une longue hampe de 7 mètres de long, dont l'extrémité à laquelle est accroché la torpille est immergée à 2 m. 50. Seulement vous comprendrez bien que le cuirassé menacé ne se laisse pas faire sans protester énergiquement et, pour bien marquer son mécontentement des procédés que vous voulez employer à son égard, il vous crève de boulets, de brafalans et de balles, au moyen de ses canons à tir rapide et de ses fusils à répétition. Vous, impavide, vous bravez la mitraille et vous avancez toujours. Quand vous avez placé la torpille au bon endroit, vous l'enclenchez en pressant sur un bouton électrique. C'est simple; et si, par impossible, vous n'êtes pas trente-six fois coulé, vous avez quand vous regagnez votre bord, cinq ou six membres de moins, mais on vous propose pour la croix du mérite agricole. Le lieutenant Latour a fait de ces torpilles un judicieux usage, alors de l'incendie de la flotte chinoise et de la destruction de l'arsenal de Fou-Tcheou par l'amiral Courrier. Il y a d'ailleurs l'assés un ouï et on avouera que c'était bien le moins qu'il y ait à laisser.

Pour Première Communion.

Rosaires en Cristal, Perle et Grenat, montés en Or et en Argent. Livres de Prières en Nacre et Perle, Médailles en Or et en Argent, et d'autres Cadeaux utiles et appropriés.

Wm Frantz & Co., Joailliers et Opticiens, 833 RUE DU CANAL, Pres Dauphine.

BANQUE DU PEUPLE. De la Nouvelle-Orléans. Janvier 1er 1903. Capital \$250 000. Surplus et Profits \$26 624. OFFICIERS: LOUIS CUCULLI, Président. J. A. DEBLANC, Cassier. DIRECTEURS: Louis Cuculli, Denis Lanoux, Julius Koch, George Lubet, Philip Weirlein, Aaron Davis, A. H. Siewerd, John Asinola.

EPARGNEZ DU TEMPS

—ET DE— L'ARGENT. En Envoyant à l'éditeur de Baite un Extrapage de

L'Annuaire de Soards DE 1904.

QUI VIENT DE PARAITRE. Cette publication est faite par souscription. Elle est le plus complet et le plus utile des annuaires de la Nouvelle-Orléans. Elle contient les noms, les adresses, les professions, les occupations de tous les habitants de la ville. Elle est indispensable à tous ceux qui ont des affaires à traiter.

Restaurant Victor, 20-211 RUE BOURBON.

Ce restaurant a été aménagé avec le plus grand luxe et le plus grand confort. Il offre à ses clients une cuisine raffinée et un service impeccable. Les prix sont très raisonnables et les boissons de première qualité.

Epreuve Gratuite. Mort aux Cheveux—Racine et Poils.

Un traitement d'essai gratuit est offert à tous ceux qui souffrent de chute de cheveux, de pellicules ou de poils indésirables. Ce traitement est basé sur des principes scientifiques et a fait preuve de son efficacité dans de nombreux cas.

VOILA LE MOMENT D'ENTRER AU Collège Soule,

601 et 607 Rue St-Charles. Et se Préparer au Succès dans les Affaires. Programme des études, liste des professeurs, détails de l'inscription.

CONSULAT DE FRANCE LA NOUVELLE-ORLEANS.

SURVEILLANT, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens. Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès, on donnera avis au Consul.

E. J. LOUPRE, 233 rue Decatur.

Articles Divers pour Epiciers, BALANCES DE HOWE. Charbon en Gros et au Détail. Les commandes des familles sont sollicitées. Il est fait une spécialité de la vente du charbon aux navires.

THE MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO.

PAUL M. SCHNEIDAU, Agent, Nouvelle-Orléans, La. Charbon Pittsburg, Charbon Alabama, Charbon Anthracite, Coke de Gaz et Fonderie.

W. G. COYLE & CIE., 333 RUE CARONDELET.

Magasin de chaussures et de vêtements. Spécialité de chaussures de qualité supérieure à des prix réduits.

CHARBON. J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités établies. Bureau 633 Place Commerciale. Téléphonez.

NEW ST-CHARLES HOTEL

Modern, à l'épreuve du feu. Pourrait recevoir mille personnes. BAINS DU ST-CHARLES. Ouvert jour et nuit. Les Lundis, Mercredis et Vendredis. Les autres jours pour les dames de 2 heures à 4 heures.

ABITA SPRINGS WATER CO., L.T.D.

Pétillante et Carbonisée, et vous en voyez une coller. Pétillante, moutonnée et jamais fade, la meilleure eau de table mise en bouteille.

Procurez-vous une Bouteille D'EAU D'ABITA

Pétillante et Carbonisée, et vous en voyez une coller. Pétillante, moutonnée et jamais fade, la meilleure eau de table mise en bouteille.

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne directe au Havre, Paris (France). Partant tous les jeudis à 10 h. A. M. Ou quai No 42, North River, pied de la rue Morton. LA GASCOGNE 31 mars. LA TOULOUSE 7 avril. LA BRETAGNE 14 avril. LA NORMANDE 21 avril. LA BRETAGNE 28 avril. Voyages à double hélice. Agence Générale 32, Broadway, New York. FRANK T. ORFILA, No 213 rue Carondelet. H. O. LEBLANC, Agent général du Sud. Tel. 27-1.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

Comment le 29 juin 1903

LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MEROUVEL.

PREMIERE PARTIE

Le drame de Fontaine-Aux-Bois.

XXI

SEULE (Suite.)

—Je l'ai déjà promis, madame la duchesse.

—Vous! —Je l'ai juré aux oreilles d'un mourant... —Pleissis? —Oui, madame la duchesse. —Ah! lui aussi, il avait des doutes, des craintes... même au moment d'expirer? —Jean Villedieu s'inclina. —Il tira de sa poche le manuscrit de célèbre avocat et le donna à madame de Brévaux. —Mais il avait mis un doigt sur le passage qu'elle devait lire. —Ce passage était ainsi conçu: —Voilà à quelle tâche tu es condamné, mon cher Jean. —Desses tu dépenser jusqu'au dernier sou de ta fortune pour parvenir à ton but, je compte sur ton courage, ton désintéressement et ton intelligence, et comme le père d'Hamlet à son fils, je te dis: —Il faut démasquer l'assassin d'André et tôt ou tard le frapper d'un juste châtiement!... —La duchesse avait parcouru ces quelques lignes sans étouffer. —Ne connaissait-elle pas déjà l'incrimination de son ami au sujet du suicide du jeune et charmant officier? —Jean Villedieu retira le cahier bleu des mains de la vieille dame. —Il ne se crut pas en droit de lui laisser lire le passage suivant.

qui accusait si nettement le neveu de la duchesse. —Cet assassin, je le répète, c'est le comte Xavier de Rouvres! —Tant qu'il n'avait pas la preuve de sa culpabilité, devait-il prononcer ce nom qu'il abhorrait pourtant! —Sa scrupuleuse probité s'y refusait. —La duchesse lui demanda: —Vous avez accepté cette mission, mon enfant? —Oui. —A quel bon poursuivre une vengeance qui ne réparera rien? —Le jeune homme ne répondit pas. —Son regard élevé au plafond parut consulter deux absents, deux amis, André et Me Pleissis. —La duchesse s'empara de ses mains et lui dit en frémissant: —Moi, c'est une mission de douceur et de pitié que je vous confie! Je ne veux pas punir, je veux sauver! Trouvez moi cette jeune fille, appelez-moi ce quel-que être devenu et je vous bénirai. —Je tâcherai, madame la duchesse. En attendant, pour le cas où il resterait un enfant de cet amour, vous pourriez écrire quelques lignes, assurer son avenir, modestement si vous voulez... —J'y avais songé. Vous avez raison. Donnez-moi une formule.

Elle écrivit sous la dictée du jeune homme, plia le papier et le plaça dans un petit meuble en disant: —Ainsi je dormirai plus tranquille et en cas de besoin, vous le trouveriez... Il sera là, mon cher Jean. —Il se quitte. —Dans l'antichambre, il rencontra de nouveau Louise Chemin qui s'inclina en souriant gracieusement sur son passage. —Mais dès qu'il fut dans l'escalier, la physionomie de la femme de chambre changea; sa peau devint livide comme si on y eût injecté quelque venimeux acide et elle se dit: —Ah! tu veux punir, tu veux frapper... Moi, je veux défendre celui que tu pourrais de ta haine et nous verrons qui de nous l'emportera! —Avec son astuce de soubrette dénuée de préjugés, elle venait d'écouter au portes et d'essayer de saisir l'entretien de sa maîtresse avec son jeune et gracieux voisin qu'elle se sentait disposée à contrecarrer d'autant mieux que tout en restant parfaitement poli avec elle comme il l'était avec tous les gens de la maison, il ne paraissait attacher aucun intérêt aux restes de charmes dont elle pouvait être légitimement vaniteuse. —Malheureusement pour elle, les murs de l'hôtel de Brévaux étaient épais et les portes solides.

Elle avait pu saisir quelques mots prononcés par Jean Villedieu et la duchesse, mais il lui était impossible de suivre le fil de la conversation. —Toutefois, elle avait compris qu'il s'agissait entre eux de son sujet dont l'âme de la pauvre grand-mère était pleine. —Et d'un cri de douleur échappé à la malheureuse, elle avait été éclairée tout à coup. —Si de l'amour du jeune duc avec celle qu'il aimait au petit étroit était-il? —Oui à naître! —Louise Chemin n'avait pas eu besoin d'en entendre davantage. —(Ce petit être, sa maîtresse était prête à l'adopter en souvenir de son André! —Elle n'hésitait pas. —Mais existait-il? —Là-dessus la femme de chambre ne savait plus long que les autres. —Elle avait reçu les ordres de son ami, Xavier de Rouvres, et s'y était conformée. —Chaque jour, lorsqu'on apportait le courrier de sa maîtresse, elle était présente, veillant au grain, examinant les enveloppes, étudiant les écritures, s'assurant que la poste d'où les lettres étaient expédiées, et relevant celles qui lui semblaient suspectes. —Depuis plus de quinze ans au service de la bonne duchesse, elle

était mise au courant de ses relations, de ses habitudes et de ses amitiés ou de ses antipathies. —Les serpillères ne l'embarassaient pas. —Dès qu'elle eut entendu la porte du vestibule se refermer derrière Jean Villedieu, elle passa dans le salon d'où il venait de sortir, mais elle n'y resta pas. —Elle demanda seulement à sa maîtresse d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre caressante: —Madame la duchesse n'a pas besoin de moi? —Non. —Pas d'ordres à me donner? —Aucun. —Alors, je peux m'absenter un instant. —Où vas-tu? —Chez la couturière de madame la duchesse. Elle a des vêtements à nous livrer qu'elle ne nous donne pas. —Rien ne presse. —Il vaut toujours mieux la voir. —Si tu veux. Fais toi connaître. —Je vais prendre un sacre. Ce sera aussitôt fait. —Va. —Louise monta à sa chambre particulière, s'assit au-dessus de celle de la duchesse. —Elle y couchait jamais. —C'était elle qui veillait sur sa maîtresse, la nuit, d'un grand cabinet, situé à deux pas du lit de madame de Brévaux et très confortablement meublé. —Mais elle avait son "home" particulier, où personne n'entrerait sans sa permission et dont elle conservait toujours la clef sur elle. —C'était une jolie chambre fraîche et presque luxueuse avec ses belles boiserie du dernier siècle et ses panneaux de boiseries auxquelles le temps avait donné d'admirables teintes. —Des coiffures et des manières l'avaient habitée, mais dans cette grande demeure morose et déserte, Louise Chemin avait pu se choisir un logis de prince et s'installer à sa convenance. —Elle prit dans son trousseau une petite clef dorée et ouvrit un secrétaire de Boille où elle enfermait ce qu'elle voulait plus particulièrement soustraire à la curiosité de ses camarades. —Elle en tira deux lettres qu'elle relut avec attention l'une après l'autre comme pour bien s'assurer de nouveau qu'elles avaient une sérieuse valeur. —Deux lettres valées par elle, celles que René Larcher s'était décidé à adresser à la duchesse de Brévaux et qui lui seraient parvenues, en effet, si Louise n'avait eu les yeux ouverts. —La première contenait ceci: —La suite à dimanche prochain.

—Je l'ai déjà promis, madame la duchesse.